LA TRAGÉDIE ARMÉNIENNE

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

ERZEROUM, 20 avril. — De Tiflis, capitale du Caucase et résidence du grand-duc Nicolas, une seule ligne ferrée à voie unique, sur laquelle ne circulent guère que des trains de marchandises, conduit jusqu'à Sarikamech où, le 31 décembre 1914, les Turcs subirent leur première grande défaite. C'est ensuite, durant 156 verstes, une route que la moindre pluie rend à peu près impraticable et qu'encombre une suite ininterrompue de voitures et de chars qui ravitaillent l'armée.

Après cinq jours d'un voyage pénible, Erzeroum, au fond du cirque que forment les hauteurs, m'apparaît, enfin, rose sous le soleil couchant, avec les coupoles d'or rutilant de ses mosquées et les fines aiguilles de ses minarets. A l'horizon mauve et gris, c'est la plaine marécageuse où coule la Kara-Sou, une des branches de l'Euphrate.

D'ici, je veux vous envoyer le récit des horreurs et des crimes dont l'Arménie a été le théâtre au cours de la guerre actuelle.

Lorsque la Turquie décida de se ranger aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche, le gouvernement ottoman appela les Arméniens sous les armes en même temps que tous les sujets de l'empire. Leur sort, d'abord supportable, changea brusquement après la défaite de Sarikamech, dont les autorités militaires nièrent les causes réelles et rejetèrent toute la faute sur les éléments arméniens des troupes. Ils furent éloignés de la frontière russe et envoyés dans les places de l'intérieur où on les employa aux travaux de fortification et de voirie.

Cependant, des agitateurs fanatiques travaillaient sans relâche la population et l'armée turques. Le massacre des intellectuels arméniens en résulta, mais ne fut pas jugé suffisant pour leur haine. Il fallait pousser à bout les Arméniens, à force de mauvais traitements, afin de trouver, dans leurs protestations, un prétexte pour les exterminer tous.

Le 18 avril 1915, tous les musulmans se réunissent hors de la ville. Les « hodjas » surchauffent le fanatisme, affirmant que le Croissant ne connaîtra pas la victoire tant qu'un Arménien existera encore. Hilmi pacha, membre fameux du comité « Union et Progrès », se fait remarquer par sa violence. Le massacre est décidé.

Les Arméniens, affolés, vont se jeter aux pieds du vali, Kiamil pacha. Celui-ci a pitié, mais il manque d'autorité. Il conseille que les notables des suppliants s'exilent. Leur départ calmera peut-être les musulmans. Ce conseil est suivi.

Entre temps, les infortunés s'étaient adressés également au consul allemand, mais celui-ci avait répondu seulement : « Vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-mêmes de ce qui arrive. La conduite des Turcs à votre égard est parfaitement logique. »

Jours d'angoisse

Les jours passent dans l'angoisse. En mai, arrive la nouvelle de la révolte des Arméniens du vilayet de Van (au sud-est d'Erzeroum). Dès lors, il n'y a plus d'espoir.

Cependant, des districts voisins, les Arméniens, *molestés par les Turcs* et les Kurdes, tentent de chercher refuge dans la ville, mais on leur en interdit l'accès, et, hors des murs, ils doivent camper, sans pain, sans vêtements, décimés par la maladie. Les Turcs ont leur plan. La population arménienne d'Erzeroum sera tout entière, ainsi que les réfugiés des alentours, exilée en Mésopotamie. Cette décision est présentée aux infortunés comme étant prise dans l'intérêt de leur sécurité. En réalité, on veut faciliter le massacre en les éloignant réunis.

Quinze jours leur sont accordés pour leurs préparatifs. Ils ont la possibilité de vendre ce qu'ils possèdent, — on pense à quels prix dérisoires, — et de faire l'inventaire de ce qu'ils laisseront en garde.

C'est à l'archevêque que les pauvres gens confient tout ce qu'ils ne peuvent emporter. L'église devient un garde-meuble et reçoit pour six millions de francs d'objets divers. Huit cents ballots sont aussi déposés au consulat des Etats-Unis et cinq cents autres sont confiés à un médecin américain, le docteur Kess. Et, une nuit, le 17 juin 1915, les Arméniens sont réveillés par une troupe en armes. Immédiatement, on sépare des hommes les femmes et les enfants. On donne à tous de se mettre en route. Par petits groupes, au milieu des larmes, ils prennent le chemin de l'exil. Bientôt les plus faibles, vaincus par la fatigue, tombent et jalonnent la route. Bientôt tous souffrent de la faim. Bientôt, aussi, les massacres commencent. Des bandes de Kurdes paraissent et, comme des loups, se jettent sur ces groupes désarmés. Ils enlèvent les femmes, les jeunes filles, au teint de bronze pâle, aux grands yeux sombres ; ils emmènent en captivité les jeunes gens robustes ; ils massacrent les autres, ceux qui n'ont ni force, ni jeunesse, ni beauté.

Un certain nombre d'infortunés parviennent pourtant jusqu'à Keinakh, exténués, épuisés, presque nus ; ils semblent des squelettes vivants... Mais la tuerie recommence, forcenée, et les eaux de l'Euphrate charrient tant de cadavres que, amoncelés par endroits, ils forment des barrages qui obligent le fleuve à modifier son cours.

Quelques-uns, échappés par miracle, arrivent en Mésopotamie, à Mossoul. Dénués de tout, ne recevant aucun secours des autorités turques, ils s'adressent à la banque d'Erzeroum où, avant le tragique départ, ils ont déposé leur argent... Mais la réponse demande du temps ; quand l'argent arrive, on ne trouve plus les destinataires, ils sont morts de faim.

LES CHEFS DES MASSACREURS D'ERZEROUM

1. *L'interprète de Kouzi bey.* — 2. *Le commandant Kouzi bey, chef de l'état-major turc.* 3. *Le major allemand Stazeski.* — 4. *Schobner, chef des bandits turcs chargés de faire émigrer les Arméniens et de les massacrer en cours de route. Son titre officiel était : vice-consul d'Allemagne à Erzeroum.* — 5. *L'interprète de Schobner.* — 6. *Stanger (Allemand), commandant de l'artillerie.* — 7. *Son interprète.*

[Tous ces personnages emmenèrent dans leur fuite de jeunes Arméniennes qu'ils avaient enlevées de force].

Les massacres

Et le sort des Arméniens d'Erzeroum fut aussi celui de toute la population arménienne des six vilayets, où la Russie, la France et l'Angleterre voulaient, à la veille de la guerre, introduire les réformes promises depuis si longtemps et toujours ajournées par le gouvernement turc.

Au commencement, la vie sauve fut garantie à tous ceux qui se convertiraient à l'Islam. De gré ou de force, certains adjurèrent et ils reçurent tous le même nom : Abdoullah. (L'idée de ce nom uniforme, permettant de les reconnaître plus tard, est, m'a-t-on affirmé, une idée allemande.)

Mais bientôt, les Arméniens ne purent plus se sauver par ce moyen. Quelle que fût leur église (catholique, protestante, géorgienne), ils durent s'exiler et ce furent les massacres.

Ce qui eut lieu alors dépasse en atrocité tout ce qu'on peut concevoir. Comment évoquer les effroyables scènes qui m'ont été décrites ? Les enfants massacrés, mutilés, sous les yeux de leurs mères, folles de peur et d'horreur, que les bourreaux contraignaient à boire des tasses de sang fumant ; les femmes, égorgées lorsqu'elles étaient vieilles, violentées lorsqu'elles étaient jeunes, jolies, et, à celles qui étaient rebelles, on cassait les doigts, on brisait les bras.

Il y eut des raffinements dans la cruauté déchaînée. Un groupe de ces émigrants forcés rencontra, un jour, un « Mutessaref » qui paraissait accessible à la pitié et qui s'offrit à leur servir de guide. Bienveillant, à la tête de ses gendarmes, il les accompagna, en effet, jusqu'à un défilé étroit... et là, calme et souriant, les fit massacrer jusqu'au dernier.

A Erzeroum, cinquante ouvriers arméniens, cordonniers et tailleurs, avaient été gardés par les autorités turques pour les besoins de l'armée. Tous, à l'exception d'un vieillard qui réussit à se cacher, furent égorgés quand les Turcs durent fuir la ville.

L'archevêque, Mgr Smbat, qui était resté courageusement à son poste, a disparu. On ignore son sort. On ignore également le sort de plusieurs autres membres du clergé.

L'église arménienne fut pillée avec ce qu'elle contenait. On s'empara des cinq cents ballots déposés chez le docteur Kess. Seul, le consul américain réussit à préserver les objets confiés à sa garde. Le 28 septembre, un décret avait ordonné la mise en vente de tous les biens que possédaient les Arméniens, et le produit fut confisqué par le Trésor turc.

Il résulte, enfin, des documents et des informations recueillis par le consul américain, M. Stipilton, que le sort des Arméniens de Trébizonde, de Kirassou et des autres villes situées le long de la mer Noire, a été semblable. Tous les professeurs, toutes les institutrices d'origine arménienne des collèges américains ont été massacrés, et il en fut de même pour tous ceux qui entretenaient des relations d'amitié avec les Arméniens. C'est ainsi qu'à Bitlis, le consul américain, Georges Kneip, qui s'était généreusement fait le protecteur de ces malheureux, a lui-même été assassiné.

HENRY BARBY.